

NOS LAVEUSES DES MOLIÈRES

Fragments d'autrefois

Laveuses, blanchisseuses, lingères... ou ... lavandières ??

Ici, point de cigales... le doux nom poétique de « lavandières » n'est jamais utilisé dans nos documents anciens. On ne le voit apparaître que dans les années 1980, dans les récits de Molières ou Boullaysiens évoquant cette période où les femmes descendaient le chemin de la Vallée pour se rendre au lavoir. De nos jours, ce terme de lavandière est devenu commun, il est vrai qu'il active un certain imaginaire collectif que chacun peut aisément se représenter. Mais....

de mémoire d'anciens, ici, on a toujours dit « laveuse ».



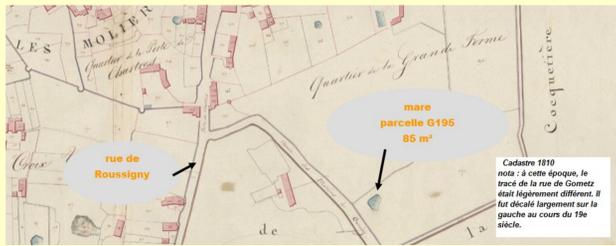
Au lavoir, ou ailleurs....

Toutes les femmes n'allaient, bien sûr, pas au lavoir... et bien du linge fut lavé avant la construction du premier lavoir de Montabé !!! Ainsi, il nous est rapporté par Maurice Pierre Boyé, au détour de ses souvenirs d'enfance : « Comme ma mère avait peur de la proximité du bois, elle pria l'obligeante Maria, notre laveuse à la journée, de venir coucher à la maison »

Maria... c'était Elisabeth Maria DUREAU, née le 04 décembre 1853 aux Molières. Veuve depuis 1897 de Ambroise Lucien Alphonse BERRIER, carrier. Elle avait donc une cinquantaine d'années à cette époque.

« Au nord, le champ de M Sincet était borné par un bois, peu épais, mais qui masquait aux yeux la plaine dans la direction de Saint Remy. A droite, la plaine se révélait, plate à l'infini, mais soigneusement cultivée. Dans un angle, une mare creusait son miroir d'eau glauque, en un cadre de saules et de roseaux. C'est à cette mare que venaient Mme Sincet et Maria laver le linge. M Sincet avait construit un abri recouvert d'arceaux verdoyants »

Note : Maurice Pierre BOYÉ 1899-1968, poète, lauréat 1947 du prix Charles-Blanc, décerné par l'Académie française, a vécu aux Molières chaque été, de 1904 à 1920. Il demeurait rue de Gometz, dans l'actuelle Villa Boston dans les premiers temps, puis dans la maison qui précédait la maison contigüe, ces trois maisons appartenant à Monsieur SINCET – extrait de « Souvenirs perdus ».



Et quelquefois...

Le risque zéro n'existe pas. Le mercredi 20 novembre 1893, M Pillon, agriculteur, rentrait aux Molières, conduisant une voiture attelée à un cheval. La voiture remontait tranquillement la grande rue. Arrivé à une centaine de mètres de la place, le conducteur croisa la femme Buisson. **Elle portait sur son dos une hotte chargée de linge** et s'avança pour lui parler. A la vue de cette femme, on ne sait pourquoi, le cheval prit peur et partit à fond de train dans le village. C'était l'heure de la rentrée des classes, l'école se trouvait derrière la mairie. Un jeune compagnon maréchal de 30 ans, Léon Borie, se précipita et arrêta le cheval emballé mais y laissa la vie. Une stèle, au cimetière, rappelle cet épisode bien triste de notre histoire villageoise



Adèle Thérèse Armandine BENOIST, dite Mandine est née à Longjumeau le 30 septembre 1868, de mère Moliéroise. Ses parents sont venus vivre aux Molières vers 1890.

Elle épouse Augustin Adolphe SINCET le 12 novembre 1892. Sur l'acte de mariage, elle fait profession de couturière.

Elle demeurait dans la grande rue, dans la cour derrière l'ancienne boucherie [aujourd'hui épicerie « Entre la poire & le fromage »]

Elle est décédée le 16 mai 1939, à l'âge de 71 ans.



Nous n'avons pas retrouvé le nom de cette laveuse



Nous n'avons pas retrouvé le nom de cette laveuse



Mandine

...& les autres

Si la plupart des femmes se limitaient au linge familial, certaines Moliéroises en faisaient profession. Quelques noms nous sont parvenus grâce aux recensements ou aux actes d'état civil.

Ce fut une activité de l'ombre. En effet, bien des « laveuses », « blanchisseuses » ou « lingères », pour le compte de familles plus aisées n'étaient pas référencées à ce titre. Sur de nombreux recensements, la profession de la femme n'est indiquée que lorsqu'elle se trouve dans la position de chef de famille, donc veuve. Lorsque le mari est présent, seule sa profession est prise en compte. Les actes d'état civil sont parfois plus précis, ce qui permet, par ces deux sources, d'obtenir un aperçu de cette activité au sein du village. Sans compter les « journalières » dont certaines, certains jours, devaient bien pousser leur brochette...

Ce panneau n'est pas assez grand pour les citer toutes. Toutefois, nous espérons que ces quelques lignes vous auront permis de mieux comprendre un quotidien disparu, images d'un temps révolu...



Anne Louise MENET est la première à exercer la profession de blanchisseuse mentionnée sur un acte d'état civil, le 27 mai 1793

Caroline Philomène CHARPENTIER a exercé la profession de blanchisseuse de l'âge de 15 ans (en 1851) à 70 ans (en 1906),

soit durant 55 années !

Il devait être bien difficile à graver, le chemin de la Vallée, à la fin.

Sur le recensement de 1906, il est indiqué qu'elle travaillait pour différents patrons.

Marie Victoire ARNOULT, blanchisseuse sur des actes d'état civil en 1794 et 1798 était la fille du charron des Molières. Elle a d'ailleurs épousé le fils du maréchal ferrant... Il semble qu'elle se soit consacrée à son foyer car aucune profession n'est indiquée sur les actes suivants.



Marie Anne LE SCODAN dite NANA, est née à Clégourec (56) en 1882

Orpheline de père alors qu'elle n'a que trois ans, elle arrive dans notre région avec son frère et ses sœurs vers 1910 et épouse Georges GERVAISEAU, d'origine bretonne, en 1913.

Celui-ci répond à la mobilisation générale de 1914... mais son nom figure sur notre monument aux morts, il succombe le 05 juin 1918 à la bataille du Bois de Carlepoint, dans l'Oise, à l'âge de 33 ans.

Marie Anne reste seule avec une fille en bas âge.

Elle se re-marie en 1921 avec Guillaume Mathurin JOUANNY, également d'origine bretonne, mais, au recensement de 1926, elle est à nouveau veuve.

Elle travaillait sans relâche pour laver le linge des autres familles, notamment pour les Jullemier; à la ferme d'Armenon, et « lorsqu'il y avait le linge des gars de la batteuse, ce n'était pas une mince affaire ».

Pour se rendre au lavoir de Montabé, elle s'aidait d'un cordage attaché sur les deux poignées de sa brochette et passé derrière son cou. A l'âge de 5 ans, par accident, elle avait eu les doigts de la main droite en partie coupés dans un outil agricole. Et il y avait quelquefois deux lessiveuses à porter pour un trajet...

Ensuite, au lavoir du village, elle prenait toujours place juste à droite en entrant, mais gardait toujours un œil sur la porte ouverte, histoire de ne pas manquer ce qui se passait au dehors !

Elle décède en juillet 1968, à l'âge de 86 ans.

Sa fille est la seconde voix de notre témoignage sonore

Née en 1888 à Paris de parents Moliérois, **Georgette BOURCIER** vient vivre chez sa tante à la mort de sa mère en 1897. Son père décède en 1901. Elle épouse Marcel BASSET en 1911, fils de Bretons installés au village depuis 1883. Leur fils, Emile, naît en février 1914, quelques mois avant le départ de Marcel pour la guerre, d'où il revint d'une santé si fragile qu'il décéda en 1928.

Ils ouvrent, en 1912, le café BASSET [aujourd'hui « Le Chat Botté »] C'était le 3^e café de la place... Chaque matin, Georgette déplaçait lentement les volets de bois de sa devanture, et elle le fit jusqu'au matin du 22 décembre 1978... Elle avait 90 ans.

Femme de caractère, elle s'engage en 1925 aux côtés du Parti communiste qui, profitant d'une faille dans le système électoral, décide de promouvoir la présence de femmes dans les conseils municipaux ; elles n'étaient pas « électrices », mais nulle part il n'était indiqué qu'elles n'étaient pas « éligibles ». Aux Molières, sous la mandature de Roger Tirand, 4 femmes se présentèrent au scrutin du 03 mai 1925. La liste de dépouillement des 123 suffrages exprimés fait apparaître leurs noms : Marcelle TIRAND, épouse du maire, 33 voix ; Madame PICAUT Germain, 1 voix ; **Georgette BASSET, 1 voix** ; Mad. BOURSALUT, 1 voix. Certaines femmes furent élues en Ile de France, mais les scrutins furent invalidés, il faudra attendre avril 1944 pour que « les femmes soient électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes ».

Elle est l'une des voix de nos témoignages sonores



Nous n'avons pas retrouvé le nom de cette laveuse

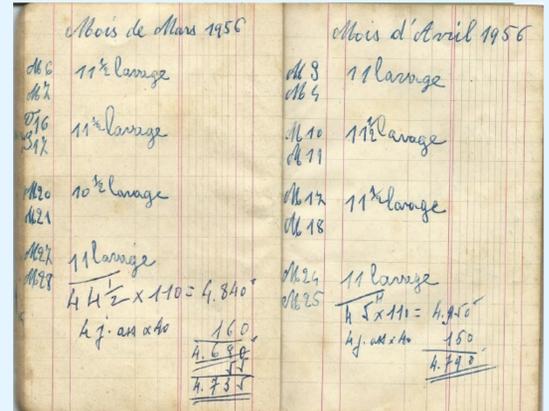


Georgette

Marianne USSEGLIO, épouse de Jean GIAI GIANETTO, est née à Giaveno (Italie) le 07 juillet 1901. Cette famille est venue vivre aux Molières juste après la première guerre mondiale, avec de nombreux Italiens de ce village du Piémont.

Son mari meurt dans un accident de carrière en 1933, la laissant seule pour élever leurs trois enfants nés en 1919, 1922 et 1926.

Elle lavait pour de nombreuses familles des Molières et, quelquefois, également pour la ferme d'Armenon. Elle notait scrupuleusement ses « lessives » dont nous reproduisons une page du carnet. A cette époque, le SMAG (Salaire Minimum Agricole Garanti) était fixé à 105 francs de l'heure, contre 126 francs pour le SMIG d'un ouvrier.



Marianne



A l'exception de la petite hotte à linge en bas à gauche, les objets présentés sur ce panneau ont été utilisés par des Moliéroises ou des Boullaysiennes dans l'un des deux lavoirs de Montabé puis dans ceux construits au centre de ces deux villages dans les années 1930



Paule MATUS

Cette Moliéroise fut l'une des dernières à fréquenter le lavoir du village pour son usage domestique.

Elle en détenait d'ailleurs la clef que les autres laveuses venaient chercher à son domicile.

Sa demeure était tout à côté, c'était bien pratique pour tout le monde.

Elle s'y rendit, été comme hiver, jusque vers 1972.



Nous tenons à remercier toutes celles et ceux qui nous ont aidé, par leurs souvenirs, documents, objets anciens. Sans eux, nous n'aurions jamais pu vous présenter ces « laveuses ».